

CIORAN – UN ESPRIT ÉMERGEANT DE DEUX CULTURES

Mihaela Șt. RADULESCU

Université Technique de Constructions, Bucarest

Poursuivi par le problème du destin de son pays natal, Cioran adopte le français et s'intègre dans la culture française, comme tant d'autres Roumains illustres – Hélène Vacaresco, Marthe Bibesco, Tristan Tzara, Panait Istrati, Mircea Eliade, Eugène Ionesco, Constantin Brancusi ou George Enesco. On pourrait ajouter aussi Benjamin Fondane, Petru Dumitriu, Dumitru Tsepeneag, sans que cette énumération soit terminée. Cioran a voulu, sans doute, se donner une audience plus large, car, pour lui, un génie aux Balkans est « un génie perdu ».

La rupture avec son milieu d'origine n'a été ni facile, ni stérile, comme il le remarque lui-même : « Rompre avec ses dieux, avec ses ancêtres, avec sa langue et son pays, rompre tout court, est une épreuve terrible, c'est certain ; mais une épreuve exaltante aussi » (1987: 71). Ainsi, Cioran devient « apatride, condition qui convient beaucoup à mes idées » (F. Savater, 1998 : 165).

Produit sans aucune transition, comme par une sorte de « commotion linguistique », ce changement de langue est vécu par Cioran comme une expérience dure, mais, en même temps, comme une libération de tout son passé, ayant aussi le rôle d'une ascèse, d'une vraie thérapie ; ce changement l'a discipliné, l'a ordonné, car, avoue-t-il, « au commencement le français me faisait l'effet d'une camisole de force » (Cioran, 1995 : 143). Les contraintes imposées par la langue française ont sur Cioran un effet bénéfique : « Le fait de me soumettre à une telle discipline linguistique a tempéré mon délire. Il est vrai que cette langue ne s'accordait pas à ma nature, mais, au plan psychologique, elle m'a aidé » (*apud* G. Liiceanu, 1995 : 115). Le français était donc pour Cioran une épreuve, un combat, une rigueur en permanence, mais aussi une aventure. Bien qu'il se soit autoexilé, il a vécu pleinement le sentiment du déracinement : « y-avait-il boulevard Saint-Michel un étranger plus étranger que moi ? », dira-t-il (*ibidem*: 49). Après avoir vécu un vrai « *dolce far niente* » environ huit ans, dominé encore par le complexe du métèque à cause de son accent étranger, Cioran promet de prendre sa revanche par le français écrit, et il décide de « montrer aux Français qu'il peut écrire aussi bien qu'eux, et même mieux qu'eux » (1986 : 213). Pari gagné, car ses écrits commencent à susciter une attention croissante et finissent par avoir un grand retentissement dans les milieux culturels français : « Nous avons un nouveau moraliste, ou immoraliste, qui écrit fort bien » (*apud* G. Liiceanu, 1995 : 56), signale André Maurois. « C'est le ton et la langue d'un maître » (*ibidem*) ajoute Claude Mauriac, dans les pages de la revue littéraire *La Table Ronde*, en janvier 1950.

A son tour, Saint-John Perse le qualifie d'« auteur de grande race », en voyant en lui « un des plus grands écrivains français dont puisse s'honorer notre langue depuis la mort de Valéry » (*ibidem* : 116).

De même, François Ravel le considérait, dans la revue *Express* du 16 novembre 1979, « le plus grand prosateur français d'aujourd'hui » et Alain Bosquet affirmait également que Cioran « est le plus grand styliste français ». Son style est vraiment clair et concis, ses textes parfaitement compréhensifs.

Lecteur des philosophes allemands Schopenhauer, Nietzsche et Simmel, qu'il approfondit à l'époque de ses études de philosophie et d'esthétique à l'Université de Bucarest, intéressé à Bergson, Cioran était également un lecteur passionné d'Eminescu, de Shakespeare et de Dostoïevski, mais aussi des moralistes français, de Baudelaire, de Flaubert et de Proust. « Cioran est un Pascal sans Dieu qui a de l'esprit comme les quatre : La Bruyère, Vauvenargues, Rivarol et Chamfort », affirme Jean d'Ormesson (1998 : 324), qui constate qu'« il écrit dans un français d'étranger ... c'est à dire dans le français le plus pur et le plus ferme, son *Précis de décomposition* » (*ibidem* : 320).

Le critique roumain Eugen Simion (1998 : 262) remarque que « le désespoir d'être seul au milieu des mots n'empêche pas l'essayiste d'être un brillant styliste ». Ainsi, devenu, par l'élégance et le raffinement de son style, écrivain emblématique de la langue française, Cioran affirmera avoir connu « toutes les formes de déchéance, y compris le succès ».

Concernant le fond de sa pensée, qu'il véhiculait si bien avec son nouveau vecteur linguistique, Cioran affirme : « tout ce que j'ai écrit provient du fait que je suis Roumain » (*apud* G. Onțelus, 2000 : 52). On peut dire qu'en fait il est resté Roumain. Par conséquent, l'auteur appartient, en même temps, à la culture roumaine et à la culture française, et il faut se demander si le grand poète et dramaturge roumain Marin Sorescu exagérait quand il affirmait que « Cioran est marque roumaine ». C'est « un gros mensonge » que Cioran soit anti-roumain - croit Marin Sorescu. « Rien de plus roumain que sa nature, son tempérament, l'univers de ses écrits – assimilés à présent de plus en plus à l'universel, par une rapide reconnaissance » (1998 : 300).

D'ailleurs, Cioran affirme que son premier livre, écrit en roumain, à vingt ans - *Pe culmile disperării* (*Sur les cimes du désespoir*), 1934 - « contient déjà virtuellement » tout ce qu'il a écrit ensuite. Ce n'est que le style qui diffère dans ses écrits publiés en France, étant marqué par la rigueur et la fameuse clarté du français.

Outre son penchant pour l'excès et son profond sentiment que l'écriture est une thérapie – un livre n'étant d'après lui « qu'un suicide ajourné » – la compréhension de la pensée de Cioran suppose la prise en considération de son remarquable talent histrionique. On a observé qu'il disait presque toujours autre chose que ce qu'il avait fait : il a adhéré au non-travail et, pourtant, a (ré)écrit quatre fois son premier livre français ; il a parlé du suicide et a vécu plus de 80 ans, reconnaissant, à la vieillesse, qu'il n'était pas « dégoûté de la vie » (Cioran, 2004 : 274), il a eu « la volupté de l'entourage des ratés » et s'est très bien réalisé. Cioran prétend avoir seulement simulé l'échec de sa vie.

De plus, il était en société l'homme le plus joyeux que l'on puisse imaginer et il avait la vocation de l'amitié, mais il voulait passer pour pessimiste et misanthrope. Que peut-on alors comprendre de son affirmation que tous ses écrits sont plus ou moins des aveux voilés ou « qu'au fond tous mes livres sont autobiographiques, mais d'une autobiographie masquée » ? (Cioran, 1995 : 129). Il explique ses inconséquences et ses contradictions en avouant : « par ma nature je suis changeant, je ne peux pas construire un système. Un système ne supporte pas de contradictions ».

Ainsi, Cioran, qui - hanté par la question du destin de la Roumanie - s'était révolté contre le défaitisme des Roumains et contre leur manque d'intervention

dans l'histoire, trouve, plus tard, inacceptables de telles idées de sa jeunesse et se démarque nettement d'elles. Il considérera que ses jugements avaient été de simples extravagances, et refusera de les assumer. « Même si je n'étais Roumain que par mes défauts, dit-il, j'aimerais toujours mon pays, contre lequel je me suis acharné par un amour illimité » (*apud* Onțeluș, 2000 : 29). Il faut donc remarquer qu'en ce qui concerne la spiritualité roumaine, Cioran était un sentimental qui revenait continuellement sur son passé. Il le jugeait sans le cacher en ayant le courage de le désavouer. Ainsi, un texte posthume intitulé *Mon Pays*, écrit par Cioran dans les années '50, publié par les Éditions roumaines *Humanitas* en 1996, qui, selon les mots de son éditeur, Gabriel Liiceanu, « représente, sans doute, l'une des plus troublantes confessions écrites par ce „spécialiste de l'aveu" », est parfaitement révélateur en ce sens.

Au sujet de ses obsessions d'autrefois, Cioran s'explique : « il m'advint bien avant la trentaine de faire une passion pour mon pays, une passion désespérée, agressive, sans issue, qui me tourmenta pendant des années » (1996 : 129). Il admet avoir procédé avec démesure : « J'écrivis à l'époque un livre sur mon pays : peut-être personne n'a attaqué le sien avec une violence pareille. Ce fut l'élucubration d'un fou furieux » (*ibidem* : 137). Mais - s'excuse-t-il - « dans mes négations il y avait une flamme telle, qu'à distance, il ne m'est pas possible de croire qu'elle n'ait pas été un amour renversé, une idolâtrie à rebours » (*ibidem*). Et il conclut radicalement : « J'avais haï mon pays, tous les hommes et l'univers ; il me restait à m'en prendre à moi : ce que je fis par le détour du désespoir » (*ibidem* : 140).

Certes, le penseur auto-marginalisé s'est efforcé vainement de vaincre la nostalgie de ses terres natales, reniées et adulées à la fois. Car il dit : « je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance » et il affirme aussi que la langue roumaine est « une des plus expressives », qu'elle est « la plus poétique que je connaisse », en voyant en « notre langue la seule chose qui nous rachète, notre grande et unique excuse... » (*apud*, N. Florescu, 1998 : 285). Certes, le roumain, langue « à la grammaire mobile », « langue libre », « aux imprécisions suggestives », ignorant les contraintes du français, est beaucoup plus proche du tempérament de Cioran. Toutefois, le français, dont il apprécie la rigueur classique, la sobriété et la clarté, apporte à l'essayiste franco-roumain des structures précises, fermes, claires, raffinées. Cioran avait l'habitude des langues, car à Sibiu, la ville de son adolescence, cohabitaient trois ethnies : Roumains, Allemands, Hongrois. Il y avait donc un mélange de peuples, de langues et de cultures que Cioran aimait beaucoup. Il a été « marqué pour le reste de la vie » par la diversité de ces trois formes de culture : « je ne peux pas vivre dans une ville où l'on ne parle qu'une seule langue, je m'y ennuie tout de suite » (Cioran, 1995 : 286). Cioran connaissait bien l'allemand, la langue de ses études en tant que boursier de la Fondation Humboldt (1933-1935). Il avait aussi étudié passionnément l'anglais pendant cinq ans, de sorte, dit-il, que « je m'étais spécialisé en anglais avant de me mettre à écrire en français ». La littérature anglaise, et surtout la poésie, le fascinaient. D'après Cioran, la langue impose une mentalité. On pense donc différemment selon la langue utilisée. En parlant allemand « je suis dans un autre monde [...] Je n'ai jamais été attiré par les esprits confinés dans une seule forme de culture ... Tourné vers d'autres horizons, j'ai toujours cherché à savoir ce qui se passait ailleurs » (1995 : 280).

Concernant la capitale française, Cioran a affirmé que Paris était « la seule ville du monde où on pouvait être pauvre sans en avoir honte, sans complications, sans drames. Paris était la ville idéale pour un raté » (*apud* G. Liiceanu, 1995 : 69), disait-il avec une fausse modestie.

Toutefois, son « Paradis perdu » est « ce maudit, ce splendide Rășinari », le village de son enfance, avec des côtes et des contreforts sauvages qui montaient dans les Carpates, le lieu de sa naissance, qu'il a peur de revoir, et qui, en fait, a marqué toute son existence. Par conséquent, Cioran se rend compte qu'on ne peut oublier ses racines, car elles constituent une donnée essentielle et permanente de l'individu. « Je dois reconnaître néanmoins que le fatalisme valaque m'a marqué comme nous marque une maladie ou une illumination. On n'échappe pas à ses origines, aux nôtres tout spécialement », écrit-il dans une lettre à son frère, Aurel Cioran, en 1979 (*apud* G. Liiceanu, 1995 : 101) .

Ainsi, « le plus inactif homme de Paris » deviendra le représentant des attitudes qu'il avait reprochées à ses anciens compatriotes : lucidité sceptique, tolérance, passivité, découragement et, comme le remarque aussi L. Ciocarlie (1995 : 26), attribuera à l'homme en général ce qu'il avait reproché autrefois seulement aux Roumains. Le même exégète remarque également que l'œuvre de Cioran est l'exemple de la force créatrice de ce « mal roumain » auquel il a réfléchi, plus que tout autre. « On découvre chez lui les effets bénéfiques des „déformations” du complexe roumain : l'esprit critique, qui résulte du scepticisme, mais aussi la grâce et l'esprit ludique qui découlent du sens de la gratuité. On découvre aussi la poésie qui est le produit du fond même de ce complexe : la poésie de la lassitude, de l'apathie, de la passivité » (*ibidem* : 29).

En fait, une lecture attentive de l'œuvre de Cioran et de sa correspondance conduit à l'idée que les pensées sur les lieux de sa naissance et de son adolescence, lieux d'où « un bohème » est parti « conquérir » le monde, reviennent de manière obsessionnelle dans ses écrits, malgré les déclarations de rupture avec son pays natal.

Pour comprendre l'œuvre de Cioran il ne faut jamais oublier qu'il est un des « maîtres dans l'art du paradoxe et de la contradiction », un des penseurs qui expérimentent dans le temps de grandes rétractations successives » (G. Liiceanu, *op. cit.* : 61). Ainsi, il n'est pas étonnant que Cioran ait pu arriver à la conclusion que « c'est une aberration de se vouloir différent de ce qu'on est, d'épouser en théorie toutes les conditions sauf la sienne » (Cioran, 1988 : 84).

Et, c'est justement la nature contradictoire de Cioran qui est la source profonde d'une œuvre originale, représentant une contribution au patrimoine interculturel.

Bibliographie

1. Cioran, E. M. *Précis de décomposition*. Paris : Gallimard, 1949.
2. Cioran, E. M. *La Tentation d'exister*. Paris : Gallimard, 1956.
3. Cioran, E. M. *De l'inconvénient d'être né*. [1973]. Paris : Gallimard, 1988.
4. Cioran E. M. *Exercices d'admiration : essais et portraits*. Paris : Gallimard, 1986.
5. Cioran, E. M. *Aveux et anathèmes*. Paris : Gallimard, 1987.
6. Cioran. *Istorie și utopie*. [1960]. Traducere de Emanoil Marcu. București : Humanitas, 1992.
7. Cioran. *Entretiens*. Collection „Arcades”. Paris : Gallimard, 1995.

8. Cioran, Emil. *Țara mea – Mon Pays* (ediție bilingvă). În românește de Gabriel Liiceanu. Cu un cuvânt înainte de Simone Boué. București : Humanitas, 1996.
9. Cioran, Emil. *Schimbarea la față a României*. [1936]. București : Editura Humanitas, 2006.
10. Ciocârlie, Livius. « Le malaise roumain chez Cioran ». *Dialogues francophones* no.1, 1995.
11. Florescu, Nicolae. « Emil Cioran sau mirajul constant al „disperării”. In *Pro & Contra Emil Cioran*. București : Humanitas, 1998.
12. Liiceanu, Gabriel. *Itinéraires d'une vie : E. M. Cioran suivi de « les continents de l'insomnie »* entretien avec E. M. Cioran. Paris : Editions Michalon, 1995.
13. Onțeluș, Gabriel. *Un exeget liric al Căderii*. Iași : Junimea, 2000.
14. Ormesson, Jean d'. *Une autre histoire de la littérature française II*. Paris : Nil éditions, 1998.
15. Savater, Fernando. *Eseu despre Cioran*. Traducere din spaniolă de Sorin Mărculescu, București : Humanitas, 1998.
16. Simion, Eugen. « E. M. Cioran și miracolele răului ». In *Pro & Contra Emil Cioran. Între idolatrie și pamflet*. București : Humanitas, 1998.
17. Sorescu, Marin. « Cioran sau „a fi trist cu metodă” ». In *Pro si contra Cioran Între idolatrie și pamflet*. București : Humanitas, 1998.
18. *** *Pro & Contra Emil Cioran. Între idolatrie și pamflet*. București : Humanitas, 1998.
19. *** *Convorbiri cu Cioran*. București : Humanitas, 2004.